

— Oui, fit Auger, mais vertueux... Eh ! eh ! vos livres sont quelquefois un peu libres, cher monsieur Rétif.

— Ah ! vous trouvez ?

— Mais oui.

— Vous aimez la vertu, alors ?

— Tiens, parbleu !

— Eh bien ! je vais vous raconter mon roman nouveau, dit Rétif.

— J'écoute.

— Et il vous plaira, car le crime y est puni, et la vertu récompensée.

— Bon !

Et Auger, qui commençait à avoir bien bu et bien mangé, s'accouda le plus confortablement possible, pour écouter le récit de son beau-père.

Mais, par malheur, au même instant, quelque chose de lourd et de remuant gronda près de la porte, sur le palier.

— Hein ? dit Auger.

— Hein ? fit Rétif.

— Qu'y a-t-il donc ?

La porte s'ouvrit, et quatre soldats du guet entrèrent vivement dans la chambre, tandis que deux commissaires se glissaient entre eux comme des couleuvres, et prenaient place aux portes.

Auger, pâle et défait, regarda son beau-père, qui était resté à table.

— Que signifie cela ? dit-il.

— Lequel de vous s'appelle Auger ? fit l'un des commissaires, — par pure politesse, car c'était un homme au nez pointu, surmonté d'une paire de lunettes, qui connaissait évidemment son monde.

— Ce n'est pas moi, heureusement ! dit Rétif se levant pour se mettre sous la protection des sentinelles.

— C'est moi, dit Auger, avec un certain aplomb.

— Alors, fit le commissaire en s'avançant vers lui, c'est vous qui êtes coupable d'avoir assassiné la demoiselle Ingénue Rétif, femme Auger, dit le commissaire.

— Moi ? s'écria l'assassin en reculant.

— Oui, parbleu, vous !

— Oh ! qui a pu dire cela ? s'écria Auger en levant les mains au ciel.

— Mais votre femme elle-même.

— Ma femme ?

— Ou, du moins, si elle ne l'a pas dit, elle l'a écrit.

— Ma femme a écrit ?

— Regardez ceci, dit le commissaire en tendant une lettre au misérable.

— L'écriture d'Ingénue ! s'écria celui-ci stupéfait ; qu'est-ce à dire ?

— Monsieur, dit le commissaire de police avec une effrayante politesse, je vais vous donner lecture de cette lettre ; mais, comme vos genoux tremblent, prenez la peine de vous asseoir.

Auger voulut braver la situation, et demeura debout.

Alors le commissaire lut à haute voix la pièce suivante :

« Moi, Ingénue Rétif de la Bretonne, je certifie que mon mari Auger m'a frappée et renversée d'un coup de couteau, le jour de l'incendie et du pillage de la maison Réveillon, dans la partie de la maison dite la caisse ; pour preuve, j'en ai donné la blessure et le témoin qui m'a sauvée... »

— Fausseté ! mensonge ! calomnie ! s'écria Auger. Où est Ingénue ? puisqu'elle m'accuse, on doit nous confronter ! Où est-elle ? où est-elle ?

— Je continue, poursuivit l'impitoyable commissaire, écoutez, monsieur ; vous nierez après, si vous en avez le courage.

« Et j'atteste, en outre, que mon mari voulait, en m'assassinant, se venger de ce que je le surprénais en flagrant délit de vol. »

— Oh ! fit Auger pâissant.

Et il chercha l'œil de Rétif, qu'il rencontra flamboyant et acéré à la fois.

Le misérable resta comme fondroyé devant ce regard.

Mais bientôt, se ranimant :

— Et c'est tout ? dit-il.

— Non, ce n'est pas tout, dit le commissaire : regardez ce qui est écrit au-dessous de la signature de votre femme.

« Certifié véritable.

» Charles-Louis de Bourbon, comte d'Artois. »

— Perdu ! perdu ! murmura Auger, qui vit, de ce moment seulement, dans quel abîme il était tombé.

Et quatre archers l'emmenèrent, tandis que Rétif, tout tremblant d'émotion, se tenait au dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

Cinq secondes après, Auger sortait avec une imprécation épouvantable, jetant, du seuil de la porte, un regard de désespoir sur l'endroit du plancher où était enfoui son argent.

Ce regard, Rétif l'interpréta au passage, et sourit en se frottant les mains.

Il n'eut point, il faut le dire, la générosité de ne pas se mettre à la fenêtre pour voir le misérable monter en fiacre avec les quatre archers, au grand ébahissement des voisins, encore si bien édifiés, la veille, à l'endroit du dévouement de M. Auger.

## LXV.

## OU RÉTIF TROUVE MOYEN DE DISTRAIRE RÉVEILLON.

La nouvelle de cette arrestation se répandit bientôt dans Paris ; tout le monde ne connaissait pas Auger ; mais, vu les événements qui venaient de se passer, tout le monde connaissait Réveillon.

On était heureux de raconter un véritable crime, et de rencontrer un véritable coupable, au milieu des circonstances de cette opération ténébreuse de l'incendie et du pillage de la fabrique ; heureux de faire tomber sur quelques misérables isolés la plus lourde partie du poids des événements.

Aussi entendait-on dire que le procès de M. Auger marchait merveilleusement vite ; et Rétif de la Bretonne, qui avait été appelé trois fois comme témoin, ne fut pas celui qui y mit des entraves.

Douze jours après cette arrestation, Rétif sortit de chez lui, endimanché de ses meilleurs habits, quoique ce fût un jour de la semaine, et s'achemina vers le faubourg avec l'intention de se rendre chez Réveillon, ou plutôt chez Santere.

Le fabricant de papiers était fort abattu : il avait eu le temps de calculer toutes ses pertes, et il se voyait de jour en jour, beaucoup plus ruiné qu'il ne le croyait d'abord.

Toute sa confiance avait disparu ; il ne relevait plus la tête qu'à de rares intervalles : l'orgueil et toutes ses fumées avaient délogé de sa cervelle.

Morne, silencieux, éteint, il regardait ses filles, vouées désormais à une misère qu'il ne voulait plus, et qu'il s'avouait à lui-même ne pouvoir plus combattre.

Rétif entra dans la chambre qu'il occupait, et lui souhaita le bonjour d'un air pénétré.

Puis, comme il n'avait vu ni Santere, ni Réveillon, ni les filles de ce dernier, depuis l'arrestation d'Auger, il donna quelques détails sur cette horrible catastrophe de l'assassinat d'In-

génue, disparue, au reste, après avoir eu la force d'écrire ce qui s'était passé entre Auger et elle.

Silencieux, réservé, il mit cette réserve et ce silence sur le compte de sa douleur.

Et, cependant, quand Rétif de la Bretonne se fut assis près de Réveillon, et lui eut pris la main, ce dernier sentit comme une influence doucement consolante.

Il y céda sans savoir pourquoi, instinctivement.

Le bonhomme Rétif lui serrait si tendrement la main, et le regardait d'un air si doux !

Enfin, Réveillon le regarda lui-même avec étonnement.

— On dirait que vous avez quelque bonne nouvelle à m'apprendre, Rétif ? demanda-t-il.

— Moi ? Non, répondit Rétif.

— Ah ! fit Réveillon avec un soupir. Et il laissa retomber sa tête.

— Je voulais seulement un peu vous distraire, reprit Rétif.

— Me distraire !...

Et Réveillon secoua tristement la tête.

— Et pourquoi pas ?

— Quelle distraction voulez-vous que j'aie après l'horrible chagrin qui m'a frappé ? vous même, dites-moi, quelle distraction chercheriez-vous ?

— Moi ? dit Rétif.

— Oui.

— Eh bien, je vous avoue une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je suis naturellement vindicatif et rancunier.

— Vous ?

— Comme un tigre ! je n'oublie jamais ni le mal ni le bien. On m'a fait du mal : je veux le rendre, si je puis.

— Soit, vous ; mais moi, quel mal puis-je rendre à ces mille pillards qui m'ont incendié, volé, pillé, ravagé ? dit Réveillon suivant avec égoïsme son idée ; est-ce que je puis m'en prendre à eux individuellement, ou les trainer en corps devant la justice ?

— Aussi, aujourd'hui, cher monsieur Réveillon, reprit Rétif, je vous parle, non pas de vous, mais de moi.

— Oh ! vous, c'est différent ! Eh bien on vous a tué votre fille ; c'est Auger qui vous l'a tuée ; peut-être la justice tuera-t-elle Auger ; mais elle ne vous rendra pas votre fille.

— C'est du moins une satisfaction, dit Rétif, de savoir que la providence tue les méchants.

— Bien petite, bien petite, Rétif!

— Comment cela ?

— Dame ! supposons que la Providence punisse mes voleurs ; pas la providence, mais la justice. Eh bien, mon argent ne me rentrera point pour cela.

— Je ne vous parle pas de votre argent, mon ami ; mais, enfin, si vous aviez été volé par un seul, vous seriez bien aise de tenir cet homme pour le faire punir ?

— Oh ! pour le faire souffrir, et beaucoup même ! dit Réveillon avec naïveté.

— Vous voyez donc bien.

— Ce serait, en effet, continua Réveillon en s'animant, une distraction assez agréable pour moi, que de voir mes pillards rôtis par milliers dans un grand feu ; il en est déjà mort pas mal dans la térébenthine de mes caves, lorsque le feu s'y est mis ; beaucoup aussi ont été empoisonnés ou plutôt brûlés en buvant mes vitriols pour de l'eau-de vie ou du kirsch.

— Eh bien, vous ne les avez pas regrettés ? dit Rétif.

— Non, certes ! au contraire, plus on me disait qu'ils étaient nombreux, plus j'étais heureux et satisfait, et, du haut de la tour du coin, où je m'étais réfugié, et d'où je regardais ma maison, avec douleur, ce n'était pas sans intérêt que je voyais de temps en temps, un de ces coquins faire le plongeon, la tête la première, et tomber au milieu des flammes et de la fumée !

— Je ne vous offrirai peut-être pas quelque chose d'aussi agréable, dit Rétif, et quelque chose d'aussi pittoresque, car le feu fait un superbe effet la nuit, et les flammes nées du vitriol et de la térébenthine ont surtout des feux rouges, violets et jaunes qui produisent d'admirables reflets.

— N'est-ce pas ? dit Réveillon.

— Oui dit Rétif, et, quand votre laboratoire surtout s'est écroulé, la colonne de flamme qui en a jailli ressemblait à un véritable spectre solaire ; c'était vraiment délicieux à voir.

Réveillon s'inclina en signe de remerciement ; il était flatté d'avoir donné un si charmant spectacle avec ses eaux fortes.

— Ainsi, continua Rétif, nous allons un peu nous promener.

— Je ne vois pas trop, dit Réveillon, ce que vous trouverez d'agréable à cette promenade, et je ne vois pas surtout quel rapport il y a entre

une promenade et le commencement de notre conversation.

— Eh ! mon Dieu, vous le verrez tout à l'heure, fit le bonhomme Rétif ; si je vous le disais, où serait la surprise ?

Et il emmena Réveillon le long du faubourg, puis par les quais, qui se remplissaient d'une foule considérable.

Il était assez usité, dans ce temps-là, de voir courir tout Paris du même côté : il ne fallait pas autre chose pour cela que le passage d'un député ou d'un électeur.

Réveillon arriva donc, au bras de son guide, jusqu'à la place de Grève.

Au milieu de la Grève s'élevait une très belle potence, d'un bois neuf, agréable à voir.

Une corde neuve aussi se balançait gracieusement au bras rigide de cette machine, et tortillait avec caprice un joli nœud coulant que le vent faisait osciller coquettement.

— Tiens ! dit Réveillon en s'arrêtant et en se renversant en arrière, il paraît que l'on va pendre.

— Cela me fait cet effet, dit Rétif ; il est une heure, et, comme d'habitude on pend à deux heures, nous pourrions encore trouver une bonne place.

— Vous aimez donc à voir ces choses-là vous ? dit Réveillon, non sans un certain dégoût.

— Mais, répondit Rétif, je suis écrivain, forcé de faire des tableaux de tous genres ; mon ami Mercier a bien été obligé de voir tous les mauvais lieux de Paris, et d'étudier chaque cloaque et chaque bouge.

— Et vous voulez l'imiter ?

— Dieu m'en garde : *Imitatores, servum pecus*, dit Rétif.

— Plait-il ? fit Réveillon.

— Je dis, cher Réveillon, que les imitateurs sont un troupeau de bêtes de somme.

— Alors, vous n'imitiez pas Mercier ?

— D'abord, il est inimitable ; et puis, moi, je n'imité pas, je crée, c'est mon genre.

— Bon ! et vous voulez créer une scène de pendaison ?

— Oui, que voulez-vous ? je veux savoir comment un coquin peut mourir.

— Connaissez-vous donc le patient ?

— Beaucoup,

— Comment, beaucoup ?

— Oui, et vous aussi.

— Vous piquez ma curiosité, cher monsieur Rétif.

— Regardez comme nous sommes bien placés, ici, à l'angle du quai Pelletier ; le tombereau va passer, nous verrons le visage du scélérat, et j'espère qu'il nous verra un peu aussi.

— Et, tenez, qu'est-ce que cela ?

— Parbleu ! ce sont les archers qui arrivent, quand je vous disais. . .

Et, en effet, les archers, arrivant, interrompirent cette conversation.

Derrière les archers venait une charrette.

Dans cette charrette, on apercevait un prêtre penché vers un homme en chemise, vêtu d'une culotte grise et de bas gris.

Il était pieds nus.

Sa tête inerte ballottait de l'une à l'autre des ridelles de la charrette.

Cet homme, qui n'était autre que le patient, tournait, selon l'usage, le dos au chemin qu'il parcourait ; ni Rétif ni Réveillon ne pouvaient donc encore voir son visage.

Rétif se haussa sur la pointe des pieds, et cessa au fabricant de papiers peints d'en faire autant.

La charrette avançait toujours.

Enfin, elle arriva devant eux.

L'homme leur apparut alors avec sa tête basse, ses yeux stupidement ouverts, sa bouche baveuse et glacée d'avance.

— Auger ! s'écria le premier Réveillon, quoique Rétif l'eût vu avant lui.

— Oui, Auger, répondit Rétif, Auger, mon gendre et l'assassin de ma fille.

— Mon commis ! fit Réveillon.

— Votre commis, oui : celui qui vous volait, au moment où ma fille le surprit, et fut frappé par lui.

Réveillon et Rétif regardaient avec tant de fierté et avec tant d'acharnement qu'ils attirèrent magnétiquement le regard d'Auger, à moitié glacé par l'approche de la mort.

Le misérable distingua les deux figures de Rétif et de Réveillon, au milieu des dix mille têtes qui oscillaient devant ses yeux.

Ses prunelles s'injectèrent de sang, sa bouche s'ouvrit pour proférer un cri qui expira dans son gosier, son corps voulut faire un mouvement en arrière pour fuir la vision et le remords.

Mais la charrette l'avait déjà entraîné ; il était arrivé au lieu du supplice, et, déjà passé depuis longtemps, il cherchait encore à voir les deux figures qu'il ne voyait plus, et qui le voyaient toujours.

Le bourreau lui frappa sur l'épaule ; il faillit s'évanouir.

Le prêtre l'embrassa.

Il détourna la tête ; deux aides le prirent sous les bras, et lui firent monter la raide échelle.

Il n'était pas au troisième échelon, que la corde serrait déjà son cou.

Il monta encore cinq échelons.

Tout à coup, un choc violent le jeta hors de l'échelle.

Un trépignement violent des pieds du bourreau le jeta hors de la vie.

Réveillon, tout pâle et tremblant, frémissait au bras de Rétif.

Ce dernier n'avait pas cessé de regarder le patient, avec une attention froide qui accusait en lui le plus terrible ressentiment.

Lorsque le brigand eut expiré, Rétif emmena le fabricant de papiers peints, plus mort que vif.

— Cela vous a-t-il bien distrain ? lui demanda-t-il.

— Oh ! fit Réveillon, je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

— Bah ! vous plaisantez ?

— Non, d'honneur ! et je verrai toute ma vie le spectacle auquel vous venez de me condamner.

— N'importe ! dit Rétif, vous vous êtes distrain.

— Terrible distraction !

— Voyons, pendant tout le temps qu'a duré l'exécution, avez-vous pensé à votre argent ?

— Non ; mais, maintenant, j'y pense. . . et, tenez. . .

— Quoi ?

— Je crois que je vais me trouver mal.

— Gardez-vous en bien !

— Pourquoi ?

— Mais parce que, au milieu de cette foule, on vous prendra pour un parent, pour un ami ou même pour un complice du scélérat que l'on vient d'exécuter.

— Vous avez raison ; mais mes jambes parlent pour moi. . . Oh ! là ! là ! elles fléchissent !

— Eh bien, sortons un peu du monde ; prenons le pont rouge ; il y a plus d'air.

— Menez-moi, mon ami.

Rétif ne se le fit pas dire deux fois ; il conduisit Réveillon du côté de la rue des Bernardins, par la rive gauche de la Seine.

Réveillon ne tarissait pas sur son malaise,

— Entrons dans un café, dit-il, j'y prendrai un petit verre d'eau-de-vie, cela me fera du bien.

— Non pas, dit Rétif, nous voici à deux pas de chez moi; je veux vous montrer quelque chose qui vous regaillardira.

— Chez vous?

— Oui, j'y tiens en réserve une certaine substance fort propre à remettre les cœurs les plus difficiles à contenter.

— Ah! vous me donnerez la recette, n'est-ce pas?

— Parbleu! c'est pour cela que je vous emmène chez moi.

Rétif montra le chemin à Réveillon, et tous deux, passant devant le logement entr'ouvert du propriétaire, saluèrent celui-ci avec les mille politesses encore d'usage en ce temps pour les propriétaires.

Puis, quand ils furent dans l'appartement du bonhomme, Rétif fit passer Réveillon de sa chambre dans celle d'Auger, lui tira un fauteuil dans un certain endroit de la chambre, le fit asseoir, et lui mit une pincette entre les mains.

Réveillon ne comprenait absolument rien aux divers exercices auxquels on l'occupait.

Il fit des difficultés pour prendre la pincette.

— Prenez, prenez donc! dit Rétif.

— Pourquoi faire? pour me rafraîchir?

— Non.

— Mais cette composition propre à remettre les cœurs les plus malades?...

— Vous l'allez déboucher vous-même.

— Avec cette pincette?

— Eh! mon Dieu, oui.

— Où cela?

— Ici.

Et Rétif introduisit une des branches de la pincette entre deux carreaux.

— Pesez! dit Rétif.

— Mais vous êtes fou!

— Que vous importe? Pesez toujours.

Réveillon, croyant avoir affaire à un fou, se décida à obéir pour le contenter.

Et, d'une pesée vigoureuse, il fit sauter le carreau et une moitié du carreau voisin.

Sept ou huit pièces d'or, refoulées extérieurement par cette secousse, jaillirent hors du trou, au grand ébahissement du fabricant de papiers.

Il se baissa aussitôt pour mieux voir.

— Eh! eh! cela vous intéresse donc? dit Rétif; c'est bien heureux!

— Que d'or! s'écria Réveillon, que d'or!

Et il plongea ses deux mains dans le trou, et en tira l'or à poignée.

— Eh bien? eh bien? demanda Rétif.

— Que faites-vous donc de tout cela, vieil avare? dit Réveillon; vous thésaurisez?

— Monsieur, reprit simplement Rétif, veuillez compter cet or, je vous prie.

Réveillon compta près d'une heure.

La somme s'élevait à trois mille louis, moins un.

C'était celui qu'Auger avait tiré de la cachette, le jour que l'épiait Rétif.

— Eh bien, fit Réveillon avec stupeur, deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf louis!

— Eh bien, monsieur, reprit Rétif, cet or est à vous; car c'est l'or que mon scélérat de gendre avait volé chez vous, le jour où il assassina ma fille.

Réveillon poussa un cri de joie, et serra entre ses bras l'honnête et spirituel bonhomme qui lui rendait cette fortune.

— Nous partagerons! dit-il.

— Non pas.

— Si fait!

— Jamais, monsieur.

— Mais, vous prendrez au moins....

— Rien.

— Pourquoi?

— Parce que je ne pourrais plus mettre à la fin du roman que je compte faire là-dessus cette phrase si bien tournée que j'ai ruminé depuis quinze jours, et que voici:

« L'honnête Dulis se déclara trop payé d'un remerciement, et se trouva plus riche de sa pauvreté. »

Et, disant ces mots, il salua Réveillon qui, fou de bonheur, disparut, emportant le trésor dans son chapeau.

Et, en effet, le fabricant parti, Rétif prit ses caractères et son composteur, et se mit à composer le dénouement que nous venons d'indiquer.

#### ÉPILOGUE.

Quatre ans s'étaient passés depuis les événements que nous venons de raconter.

En Pologne, dans un vieux et vaste manoir, trois personnes déjeûnaient auprès d'un grand feu, tandis qu'un enfant qui le premier avait quitté la table courait à droite et à gauche dans l'immense salle.

Cette salle étincelait aux rayons d'un soleil ardent de juillet, et, cependant, la moitié de

cette pièce si vaste semblait comme engourdie dans les ténèbres, et une ombre nacrée descendait de ses boiseries renvoyée par les sapins énormes plantés autour de la maison.

Un luxe antique décorait cette demeure princière: gigantesques dressoirs, hautes tapisseries, tableaux aux larges cadres d'or.

Des serviteurs humbles et silencieux comme des esclaves passaient et repassaient souriants autour des maîtres.

Ces maîtres étaient une femme de quarante-deux ans; quelques cheveux blancs qu'elle ne se donnait pas la peine de faire disparaître brillaient comme des fils d'argent au milieu de ses cheveux noirs.

Les lignes de son visage accusaient l'habitude du commandement et de la domination.

Elle trônait à table bien plutôt qu'elle n'y était assise.

C'était la comtesse Obinska.

Christian, son fils, était assis à sa droite, tandis qu'à sa gauche, elle avait une jeune et belle femme dont la richesse, le bonheur et une heureuse maternité avaient développé la grâce en majesté.

C'était Ingénue, devenue comtesse Obinska.

L'enfant de trois ans qui jouait dans la salle avec un gros chien sarmate, son compagnon, était son fils.

Il s'appelait Christian, comme son père.

L'enfant allait et venait, cueillait çà et là un sourire, quelquefois un baiser.

Tout en courant dans la vaste salle, il s'arrêta un instant devant un portrait en pied représentant le grand-père de la comtesse Obinska en costume de magnat.

Avec son grand sabre, ses grandes moustaches, son air terrible, le portrait avait le privilège de faire grand-peur au petit Christian; aussi, après s'être arrêté un instant devant lui, l'enfant s'éloigna-t-il en faisant une petite mine effarée, et se remit-il à jour avec son chien.

— Eh bien, demanda la comtesse Obinska à Ingénue, comment êtes-vous aujourd'hui, mon enfant?

— Mais un peu lasse, madame; nous avons fait hier une longue course avec Christian.

— Et le cheval commence à être fatigant pour elle! dit le jeune homme en souriant, et en indiquant du regard à la comtesse que les contours de cette taille, autrefois si fine, commençaient à se développer et à s'arrondir pour donner un compagnon de jeux au petit Christian.

— Ainsi intéressante, pâle et fatiguée, dit la comtesse, elle me rappelle cette pauvre reine de France, Marie-Antoinette, infortunée victime des monstres auxquels nous avons su échapper, nous!

— En effet, dit Christian avec ce sourire de la possession heureuse, et qui ne craint pas d'être troublée, en effet, elle avait cette langueur dans la démarche et cette flexibilité dans la taille; seulement, quand sa taille s'arrondissait comme celle de notre petite comtesse, tout une cour empressée éclatait en joie et en amour.

— Hélas! dit la comtesse, cet amour et cette joie aboutiront peut-être pour elle à cet échafaud hideux, rougi déjà du sang de son époux! et, pour les enfants que son sein a portés, à une captivité plus cruelle que la mort! Mais, à propos, dit la comtesse se retournant vers la jeune femme, il me semblait que vous attendiez, hier ou aujourd'hui, des nouvelles de votre père, Ingénue?

— Madame, dit Ingénue, j'en ai reçu hier à mon retour de la chasse, et tandis que vous étiez à la ville. Ce n'est que le matin, à votre lever, que l'occasion se serait présentée de vous les communiquer; mais vous faisiez vous-même votre correspondance, et j'ai craint de vous gêner.

— Nullement. Comment est-il?

— Fort bien; merci, madame.

— Et refusant toujours de venir vivre avec nous, qui, cependant, nous efforcerions à lui rendre la vie agréable en nos déserts?

— Excellent homme! dit Christian.

— Madame, mon vieux père est habitué à sa vie de Paris; il aime les rues, la lumière, le mouvement; il suit avec un intérêt tout-puissant les événements de France, et s'en sert comme d'une étude pour écrire l'histoire des passions humaines.

— Il écrit donc toujours?

— Que voulez-vous? c'est sa passion, madame.

— Passion durable, à ce que je vois.

— Eternelle!

— Ainsi, pas d'espoir que nous le voyions un jour?

— Je ne crois pas, madame; d'abord, vous en jugerez vous-même, si vous me permettez de vous lire un passage de sa lettre.

— Faites, mon enfant.

Ingénue tira un papier de sa poitrine, le déploya, et lut:

« Chère Ingénue, j'ai fait faire ton portrait par mon ami M. Greuse, et ce portrait est de

venu ma meilleure société. Au milieu des tigres et des loups, cette douce image me paraît une faveur de la providence.

» Paris est magnifique à voir en ce moment : rien n'est comparable à l'horreur qu'il inspire, et à la sublimité des spectacles qu'il présente.

» Autrefois, une jeune fille pleurait dans la rue : on songeait à la gravure de la *cruche cassée*, on souriait à la belle pleureuse, et l'on passait.

» Aujourd'hui, quand on voit le deuil et la pâleur sur un visage, on a l'explication de cette pâleur et de ce deuil vers quatre heures, en suivant le faubourg Saint-Antoine, ou mieux la rue Saint-Honoré.

» Car, aujourd'hui, on exécute en deux endroits, comme autrefois, sous la monarchie, on tirait en deux endroits les feux d'artifice.

» Du reste, j'ai pris mon parti comme tout le monde, et je passe au milieu de ces martyrs et de ces bourreaux, étonné de n'être pas des uns, et heureux de ne pas être des autres.

» Cette révolution, ma chère Ingénue, je croyais qu'elle amènerait le règne de la philosophie et de la liberté ; mais, jusqu'à présent, elle n'a amené que la liberté sans aucune philosophie ni littérature.

» Dis bien à madame la comtesse et à M. le comte que je leur suis reconnaissant de leurs bons souhaits à mon égard, mais que je vis assez paisiblement ici dans le commerce de mes amis. Réveillon est sous la protection du général Santerre.

» Quitter Paris, c'est-à-dire quitter toutes mes habitudes, ce serait pour moi la mort. Je ne désespère pas de mourir bientôt, et c'est aujourd'hui l'occasion des trépas illustres ; et, cependant, je trouve la vie très bonne toutes les fois que je regarde ton portrait. . . . »

Ingénue s'arrêta là.

— Triste pays que la France ! fit la comtesse en soupirant ; est-ce que nous ne sommes pas plus heureux ici ? mes enfants, dites !

— Oh ! s'écria Christian, heureux comme les élus avec les anges !

Ingénue passa au col de son mari deux beaux bras blancs, et s'en alla ensuite embrasser la comtesse avec des yeux humides de larmes.

En ce moment, un serviteur entra.

Il portait sur un plat d'argent deux ou trois journaux et des lettres.

La comtesse prit les journaux, qu'elle tendit à son fils, tandis qu'elle décachetait les lettres.

Le petit Christian était revenu au portrait de

son aïeul, et le regardait avec des yeux courroucés.

— Bonne maman, dit-il, pourquoi donc grand-père me fait-il peur ? je veux qu'on me défende contre lui, moi !

Personne ne l'écoutait.

Il chercha parmi les portraits.

— Le père à grand'maman me fait peur, dit-il ; où est donc le père à papa pour défendre son petit-fils ?

Comme l'enfant prononçait ces paroles, Christian poussa un cri de surprise qui fit tourner la tête aux deux femmes.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent-elles ?

— Oh ! une nouvelle qui ne devrait pas m'étonner, dit-il, car elle prouve qu'il y a encore quelques cœurs loyaux, et quelques mains fermes dans cette pauvre France.

— Et quelle est cette nouvelle ?

— Ecoutez, reprit Christian.

Et il lut :

« Le député Marat vient d'être assassiné dans son bain aujourd'hui 13 juillet 1763 ; il est mort sans avoir pu proférer une parole.

» A demain pour les détails. »

La comtesse Obinska pâlit à ce nom de Marat ; mais bientôt ses lèvres minces se détendirent pour dessiner un sinistre sourire.

— Marat ! dit Ingénue, ah ! tant mieux ! c'était un monstre à face humaine !

— Et encore ! murmura la comtesse.

Mais le journal promet des détails pour le lendemain ; Christian, n'avez-vous pas le journal du lendemain ?

— Si fait.

Et il ouvrit un des deux journaux qui restaient, et lut :

« L'assassin du député Marat est une jeune fille de Caen, nommée Charlotte de Corday. Elle a été exécutée aujourd'hui, et est morte héroïquement. »

— Charlotte de Corday ! s'écria Ingénue ; vous dites Charlotte de Corday ?

— Tenez, ma chère, répondit Christian en passant le journal à sa femme.

— Charlotte de Corday ! répéta-t-elle. C'est mon amie... mon sauveur... tu sais Christian ?

— Oh ! Providence ! murmura le jeune homme en levant les yeux au ciel.

— Oh ! Providence ! murmura la comtesse Obinska en serrant son petit-fils contre sa poitrine.

ALEXANDRE DUMAS.

## UNE VISITE AU CAMP DE SÉBASTOPOL.

Février 1855.

— On voit la côte, Monsieur ; dans deux heures nous serons arrivés ; le capitaine m'envoie vous prévenir.

— A l'avertissement du mousse, je sautai à bas du cadre qui me servait de lit, et, m'habillant à la hâte, je montai promptement sur le pont.

Il y régnait cette animation que l'approche de la terre cause toujours à bord d'un navire. Tous les regards se tournaient vers les falaises à demi-cachées par les brumes du matin, et les vieux soldats de Crimée, que nous ramenions des hôpitaux de Constantinople, se voyaient entourés par les recrues venues de France, avides d'écouter leurs récits, attentives à leurs descriptions. Un caporal du génie paraissait le héros de la bande. Ses traits amaigris faisaient ressortir ses sourcils nettement marqués. Il avait dans sa personne un grand air d'énergie, et l'étrange du costume, le fez rouge, le large collet à capuchon, cette capote écourtée par l'usure du travail, accompagnaient bien son geste hardi, entraînant, sa parole brève et colorée, lorsque, désignant du doigt chacun des points de l'horizon, il racontait les batailles et les épisodes du siège auxquels il avait pris part. Dans cet homme façonné par la souffrance et le danger, on retrouvait l'enthousiasme contenu des vieux grognards de nos armées d'Afrique et d'Orient, qui, un jour sans doute, auront aussi leur Béranger et leur Charlet.

Un séjour de plusieurs semaines à Constantinople, dans cette ville où le Franc, le Turc et le Saxon, toutes les figures, toutes les races, tous les costumes semblent s'être donné rendez-vous comme dans une nouvelle Babel, m'avait fait perdre ce premier étonnement de toutes choses,

bien simple quand l'on était, comme moi, parfaitement étranger aux habitudes de la vie militaire. Voyageur de hasard, venu avec le capitaine d'un bateau à vapeur du commerce, frété par l'intendance, je ne pouvais cependant me défendre d'une émotion profonde au moment de toucher ces terres où la vie humaine sert d'enjeu à ces terribles parties, à ces drames héroïques.

La brume se dissipait peu à peu, le soleil faisait briller les voiles blanches des navires, qu'un vent favorable amenait de tous côtés, comme aux approches d'un de nos grands ports de commerce. Les côtes dénudées, d'un aspect triste, s'élevaient par une pente insensible, et se perdaient à l'horizon dans une ligne grisâtre. Un brusque soulèvement de roches, dont les escarpements cachaient le célèbre monastère de Saint-Georges, venait seul, vers la droite, rompre la monotonie de ce tableau. A gauche, dans le lointain, nous apercevions les forts qui commandent la baie sur laquelle s'ouvre le port de Sébastopol ; un pli de terrain dérobaient la ville ; mais, au loin, le phare d'Inkerman se détachait de plateaux verdâtres qui présentent un bizarre contraste avec le reste du pays. Plus près de nous, on découvrait les lignes de tentes des divisions françaises, et l'escadre légère, toujours sous vapeur, avant-garde qui doit protéger la flotte contre les brûlots ennemis, indiquer tout ce qui se passe dans la rade. Au premier rang, seule, en flèche, une frégate à vapeur se tenant le plus près possible de ces tours de granit, qui ressemblaient à de grands vautours au repos, puis plus en arrière deux autres frégates débordées elles-mêmes par deux vaisseaux. A chaque tour de roue, les lignes perdaient leur indécision.